Proverbes québécois et proverbes français

MARYSE PRIVAT
Université de La Laguna

À chaque fois que l'on aborde le sujet des proverbes, il est un danger réel qu'il faut essayer d'éviter: celui de se perdre dans ce domaine si vaste qu'est la Parémiologie. Il est donc nécessaire de cerner et de délimiter les objectifs fixés. Cette étude vise à présenter quelques spécificités des proverbes québécois par rapport aux proverbes français. Il ne sera donc pas question d'entrer en détail dans la signification de ces proverbes, ce qui pourrait faire l'objet d'un autre travail.

Tout d'abord, il faut définir clairement ce que l'on entend par *proverbe*: le proverbe est une proposition complète —comme dit Alain Rey (F. Montreynaud, A. Pierron, F. Suzzoni, 1989: Préface), le proverbe est une phrase, complète ou elliptique—, structurée selon des lois formelles de symétrie, de rythme, d'allitération. Il transmet un message donné pour universellement vrai sous forme de constatation ou de conseil. Enfin le proverbe étant de tous les temps, il comporte souvent un caractère archaïque et est transmis et reçu par tradition. Cette définition qui, à elle seule, justifierait un long développement, et figure donc ici quelque peu résumée, nous permet néanmoins d'éliminer de notre étude les dictons —plus localisés, plus temporels—, les locutions —plus générales, qui servent plutôt à caractériser une situation ou un personnage—, les expressions imagées et autres formulettes qui appartiennent certes à la littérature orale ou folklorique mais dont nous ne nous occupérons pas pour l'instant.

C'est pourquoi nous avons supprimé de notre corpus certaines locutions que d'autres classaient comme proverbes. Tel est le cas d'un certain nombre d'expressions relevées dans le livre de Pierre Desruisseaux (1978) qui, pour nous, a le mérite considérable d'être le seul recueil récent, à notre connaissance, de proverbes québécois; on y trouve certaines expressions qui ne manquent pas d'originalité ni de saveur mais n'entrent pas dans notre étude, comme:

> Les affaires sont les affaires.
> Pour apprendre à lire, il faut aller à l'école.
> On n'a jamais gardé les cochons ensemble.
> Les amoureux sont seuls au monde.
> Ça commence par un baiser, ça finit par un bébé.

Ceci dit, et pour en revenir à notre propos, voyons si les proverbes québécois diffèrent des proverbes français et en quoi ils se caractérisent. Leurs particularités sont de deux sortes: d'un côté celles qui sont liées à la langue québécoise; de l'autre, celles qui sont liées au contexte québécois. Dans la première catégorie, on trouvera des parémies comportant des particularités morphologiques et phonétiques aussi bien que lexicales; dans l'autre, des proverbes reflétant la vie quotidienne du Québec, des noms propres québécois ou encore des américanismes.

1. PROVERBES REFLET DE LA LANGUE QUÉBÉCOISE

1.1. Particularités morphologiques et phonétiques

Grand *parleux*, petit *faiseux*.
(Celui qui parle beaucoup agit peu)
Grand *ricaneux*, grand *brailleux*.
(Celui qui rit beaucoup pleure beaucoup ou *rira bien qui rira le dernier*)
Quand les filles sont mariées, on trouve des *marieux*.

La transformation du suffixe *-eur* français en *-eux* se produit en moyen français; par suite de l'amuissement de *-r* final, les formes en *-eur* se rapprochent des adjectifs en *-eu(x)*, avec des confusions fréquentes[1]; la langue cultivée s'efforcera d'y remédier, mais l'usage populaire et dialectal gardera les traces de ces hésitations. Il ne faut pas oublier en effet que la colonisation de la "Nouvelle France" s'est faite à partir de régions françaises, notamment d'Île de France, la Normandie, la Picardie et le Centre-Ouest (Poitou, Touraine, Anjou) en ce qui concerne l'Acadie[2]. Ces colons étaient en grande majorité des paysans et des artisans et ce sont eux qui ont, dans leurs bagages, apporté sur le Nouveau Continent leur mode de vie et leur parler qui, sur certains points, est resté intact au cours des siècles. C'est pourquoi l'origine de ces caractéristiques phonétiques est à chercher dans la langue populaire du passé et dans certains dialectes régionaux français, actuels ou anciens.

Il en est de même dans le proverbe «Celui qui mange son bien en *harbe* à la fin mange de la *marde*», où l'on retrouve l'ouverture du *e* en *a* devant un *r* + consonne. Cette «herbe» transformée en «harbe», cette «merde» transformée en «marde» sont des témoins encore vivants au Québec des parlers d'Île de France, de l'Ouest et du Centre et d'une tendance bien attestée à partir du XIII[e] siècle et très répandue en moyen français[3].

Voici d'autres exemples de transformations phonétiques de même origine: «lécher» devient «licher» dans le proverbe «On *liche* toujours son veau» (on aime toujours son oeuvre). La forme avec *i*, de l'usage populaire et familier[4], est toujours présenté dans les parlers normands et saintongeais.

«Chétif» devient «chéti'», avec chute de la consonne finale, dans le proverbe «Une bonne vache laitière peut donner de chéti' veaux», qui s'oppose sémantiquement à «Tel père, tel fils» ou «Telle mère, telle fille».

«Crapaud» devient «crapotte» dans le proverbe «Qui a bu boira dans sa peau mourra le *crapotte*». On trouve ce phénomène originairement dans les dialectes d'Île de France et de l'Ouest ou, par exemple, «debout» devient «deboute»; peut-être le maintien de la prononciation de *-t* même au XVI[e]

---

[1] Ainsi la phrase de Meigret «ajouste si tu veux les Parfumeux...» (*Trad. des Off. de Cic.* 1447, 122), citée par F. Brunot (1967, II: 290). Cfr. aussi «Pauvres laboureulx» (G. Zink, 1990: 50).

[2] «Les travaux dont il vient d'être question et les dépouillements massifs effectués en vue du TLQ dans les documents anciens [...] conduisent à la constatation suivante: la langue la plus usuelle en Nouvelle-France était le français populaire de l'Île-de-France, fortement marqué, notamment dans son lexique et dans sa phonétique par les usages dialectaux du Nord-Ouest, de l'Ouest et du Centre de la France» (Claude Poirier, 1980: 48).

[3] Villon faisait rimer *fuerre: barre*, Ronsard *armes: termes* (IV, 243), *ferme: arme* (V, 413). H. Estienne observe que le peuple prononce *Mon frare Piarre* et *la place Maubart* (*vd.* F. Brunot, 1967: 249-250; cfr. M. Huchon, 1988: 89).

[4] Cfr. *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française, s.v. Lécher*: «Une série parallèle double *lécher* dans l'usage populaire et familier: il s'agit de *licher*, dont le *i* (noté dans certains dérivés de *lécher* dès le XII[e] siècle) est probablement dû à l'influence de *lisser*, sémantiquement et formellement voisin...». Ce verbe, à partir du sens propre, a développé deux sens relevés au Canada.

siècle dans les parlers du Nord et de l'Est n'est pas étranger à cet ajout de *-e*[5]. Ce fait est encore très présent au Québec ou «tout» est prononcé «toute», «bout» se prononce «boute» et où «ici» devient même «icitte».

De même, certaines déformations de verbes sont à remarquer. Du verbe «bouillir», la forme «bout» devient «bouille» dans le proverbe «Quand la marmite *bouille* trop fort, ça finit par sauter», ou cet autre «On ne sait pas ce qui *bouille* dans la marmite du voisin». Du verbe «coudre», le participe passé «cousu» devient «coudu» dans le proverbe «Les ruses du diable son *coudues*». En français, nous dirions «cousues de fil blanc», c'est-à-dire facilement visibles, qui ne trompent personne.

1.2. Particularités lexicales

En ce qui concerne les particularités lexicales, on peut dire d'emblée qu'elles sont nombreuses et qu'un grand nombre sont également des témoins de notre langue française des siècles passés. Voyons quelques-uns de ces proverbes.

«Pourquoi attendre à c't'*arlevée* pour faire ce que tu peux faire c't'a matinée?» L'«arlevée» signifie la `relevée', et l'on retrouve ici le phénomène phonétique déjà décrit du *e* qui s'ouvre en *a* avec, en plus, une inversion. La «relevée» est synonyme d'«après-midi» et correspondrait à une vieille coutume normande qui consistait à faire une courte sieste après le déjeuner, la «relevée» signifiant donc lorsqu'on se relevait de la sieste en début d'après-midi. Ce proverbe équivaut à cet autre utilisé en France: «Pourquoi attendre au lendemain pour faire ce que tu peux faire le jour même?».

«On ne *dîne* point quand on est de noces le soir». «Dîner» correspond en France, actuellement, au repas du soir alors qu'au Québec, il s'agit toujours du repas du midi, le «déjeuner» québécois étant notre «pétit déjeuner» français.

«On ne mesure pas un homme à la *brasse*». La «brasse» est une ancienne mesure qui équivaut à 5 pieds (1 m 60), ce qui voudrait dire qu'il ne faut pas juger un homme à sa taille, à sa corpulence. À cette explication, s'en ajoute une autre tout aussi plausible. En effet, «avoir la brâsse» signifiait dans le parler français du Canada et dans le contexte du jeu de cartes, `avoir la main', `tenir la donne'. Cette fois-ci, ce proverbe reviendrait à dire qu'il ne faut pas juger un homme sur ses richesses, ou sa position du moment (cfr. «L'habit ne fait pas le moine»).

«C'est toujours la poule qui *cacasse* qui pond». «Cacasser» signifie `caqueter' pour une poule et dans un sens plus général, `bavarder'. Ce proverbe québécois est à rapprocher du proverbe français qui a une signification opposée, bien que reprenant la même métaphore «Les poules qui gloussent le plus fort ne sont pas les meilleures pondeuses».

«Un torchon trouve toujours sa *guenille*». Une «guenille» en français d'aujourd'hui signifie «un vêtement en lambeaux», alors qu'au Québec il est synonyme de «chiffon», mais c'est aussi, par analogie, «un homme mou, sans caractère». Le message à lire à travers ce proverbe est qu'un mauvais sujet trouve toujours un comparse, quelqu'un qui lui ressemble, avec qui s'associer, ce que les Québécois disent aussi avec un autre proverbe plus direct: «Un voyou trouve toujours sa voyelle».

«Boucaner» est un verbe qui a disparu dans le français actuel de France, mais qui signifiait et qui continue à signifier au Québec `fumer'. De même, «chicaner», qui s'utilise peu en français actuellement, est toujours vivace au Québec avec le sens de `discuter', ce qui nous donne le proverbe «Cheminée qui *boucane* femme qui *chicane* le diable dans la cabane».

---

[5] «C'est un trait propre aux parlers du Nord et de l'Est d'avoir conservé *-t* final... Grafié dans les *scripta* des manuscrits (notamment picards) jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, mais maintenu dans la prononciation bien au-delà, il s'entendait encore très distinctement au XVI[e] siècle, selon le témoignage de Th. de Bèze» (G. Zink, 1986: 211). Cette prononciation se trouve d'ailleurs aujourd'hui en patois picard.

«Les *quêteux* montés à cheval oublient le balai». Les «quêteux», en français québécois, signifient les `mendiants', et les «quêteux montés à cheval» sont, bien sûr, d'anciens pauvres qui se sont enrichis et qui ont oubliés leur pauvreté et les vicissitudes d'autrefois.

«Avec les sous on fait les *piastres*», proverbe des petits épargnants par excellence. Une «piastre» est une ancienne monnaie. Le mot persiste au Québec et est synonyme actuellement de «dollar».

«Sauve la graisse, les *cortons* brûlent». Les «cortons» en France s'appelleraient «grillons» ou «rillons». En France comme au Québec, le terme appartient au monde paysan et représente les petits morceaux grillés qui tombent au fond de la marmite quand on fait fondre de la graisse. Sémantiquement, ce proverbe signifie clairement que, dans une situation d'urgence, il faut sauver le principal.

«Il n'y a rien qu'un boeuf qui s'appelle *taupin*». «Taupin» est un nom propre passé dans le langage courant au Québec. C'est le nom que l'on donne souvent aux boeufs et, par analogie avec le physique de l'animal, un «taupin» est aussi un homme d'apparence solide et de forte constitution. Si «taupin» a perdu son statut de nom propre pour devenir un nom commun, il nous servira néanmoins d'enchaînement avec les proverbes comportant un nom propre et traduisant une réalité spécifique du Québec.

2. PROVERBES REFLET DU CONTEXTE QUÉBÉCOIS

De la même façon que les boeufs sont appelés couramment Taupin, les chiens semblent porter le nom de Fido ou Coly, puisque l'on trouve les deux variantes du même proverbe, appliqué aux chiens: «Il n'y a pas rien qu'un chien qui s'appelle *Coly*» (variante: Fido).

De la même façon, on trouve au Québec un proverbe qui n'existe pas en France puisque le personnage évoqué est spécifiquement québécois: «Si t'as peur de *Ti-Paul*, ne va pas en mer, le noroît te tuera». «Ti-Paul» fait allusion à Ti-Paul Campion, un personnage célèbre en Gaspésie.La Gaspésie étant une région de pêcheurs, ce «petit Paul» est passé dans le langage imagé des proverbes utilisés par cette corporation.

Comme on a pu le constater, tous les proverbes cités jusqu'à présent ont pour référent la vie quotidienne, les travaux des gens du peuple. Ces gens étant principalement des paysans, des artisans, des pêcheurs, on retrouvera les éléments de leur monde: les objets de la ferme, les plantes, les animaux, etc.

En ce qui concerne le domaine de la pêche, on remarque que de nombreux proverbes québécois y font allusion, reflétant bien ainsi l'importance de cette activité dans cette région. «Qui vient de flots s'en va de marée», «Il ne faut jamais mettre la voile dans la tempête», «Un bon pêcheur meurt debout dans sa barque», «Il ne faut pas s'embarquer sans biscuits» (autrefois les biscuits étaient une espèce de pain très dur dont on faisait provision avant de s'embarquer).

Il est également significatif de voir la quantité de proverbes québécois faisant allusion à la religion. Il est vrai que de tout temps et dans toutes les civilisations, les proverbes "religieux" sont innombrables. Mais il semble qu'au Québec cette assertion soit particulièrement vraie, si l'on compare le nombre de ces proverbes avec l'ensemble du corpus. Nous n'en citerons que quelques-uns: «Celui qui donne aux pauvres donna à Dieu», «Il ne faut pas ambitionner sur le pain bénit», «L'abondance de bénédictions ne nuit pas» (fabriqué sur le modèle français «Abondance de biens ne nuit pas»), «Dieu frappe d'une main et récompense de l'autre», «Si vous mangez du curé, vous ne le digérerez pas» et «Près de l'église, loin de Dieu». Cette influence de l'église a été singulièrement forte au Québec jusqu'à unè époque récente et se traduit non seulement dans tous les genres de la littérature orale et folklorique, ce qui inclut les proverbes, mais aussi dans la littérature tout court. L'écrivain canadien français a été pendant longtemps le porteur de l'idéologie catholique où résignation et conservatisme étaient de règle.

S'il est fondé de voir une certaine influence de la vie québécoise sur les proverbes, comme l'influence de l'église et l'importance du monde des pêcheurs et des paysans, il ne faut pas pour autant voir de spécificité ou de particularisme québécois dans tous les proverbes. Si l'on trouve au Québec le proverbe «L'arbre penche toujours du côté où il penche», il ne faut pas en faire un proverbe «typiquement» québécois appartement au monde des bûcherons, ce proverbe étant aussi connu et fréquent en France. Il en va de même avec le proverbe «Ce n'est pas parce qu'il y a de la neige sur la couverture qu'il n'y a plus de feu dans le poële». Si la neige est effectivement un élément omniprésent au Canada pendant les longs hivers, il ne faut pas pour autant voir exclusivement dans ce proverbe le reflet d'un aspect de la vie quotidienne des Québécois exclusivement.

Pour en terminer avec les influences du milieu canadien sur le contenu des proverbes, nous parlerons des américanismes présents dans la langue de certains proverbes. Il s'agit souvent de déformations de proverbes existant déjà, par l'introduction d'un mot plus récent influencé par le mimétisme entre les deux langues. Le proverbe français «Plus on est de fous, plus on rit» est devenu au Québec «Plus on est de fous, plus on a de *fun*». À l'autre bout de la chaîne, le proverbe américanisé par excellence et que l'on trouve dans les recueils de proverbes comme québécois «Me, myself and I», qui est, d'autre part, le comble de l'égoïsme.

Après avoir vu quelques particularités phonétiques, morphologiques et lexicales ainsi que les influences du milieu canadien, on pourrait citer quelques proverbes n'ayant aucune de ces particularités mais qui semblent appartenir exclusivement au patrimoine parémiologique québécois. Parmi ces proverbes, nombreux sont ceux qui utilisent des noms d'animaux comme procédé métaphorique: «Il n'est pas permis de tuer le chien pour sauver la queue de la chatte», «Mieux vaut âtre de souris que queue de lion» (à rapprocher de cet autre proverbe hébreu: «Choisis plutôt d'être la queue du lion que la tête du renard»), «On ne juge pas un crapaud à le voir sauteur», «On ne tire pas de canon pour écraser une punaise», ou encore ces autres proverbes utilisant d'autres métaphores parlantes: «Chacun dans son verre», «On bourre sa pipe avec le tabac qu'on a», «Petit train va loin» (à rapprocher au proverbe français «Qui veut aller ménage sa monture»), «Quand le malheur entre dans une maison, il faut lui donner une chaise», «Quand une rivière grossit, son eau se salit» (la version française étant «Les rivières ne deviennent jamais grosses qu'il n'entre de l'eau», c'est-à-dire il n'y a pas de fortune rapide sans qu'on ne puisse avoir des soupçons sur son origine), «Farone du diable retourne en son (à rapprocher du proverbe français «Bien mal acquis ne profite jamais»), «Voyage de maîtres, noces de valets» à rapprocher de cet autre proverbe «Quand le chat n'est pas là, les souris dansent», «On marche toujours de travers sur un plancher qui ne nous appartient pas», «À penser, on devient pensu», «Que celui à qui le bonnet fait la mette» (à rapprocher du proverbe français «Qui se sent morveux se mouche»), «Qui a un toit de verre ne tire pas de pierre chez le voisin».

Il resterait encore beaucoup de choses à dire au sujet des parémies québécoises. Nous nous sommes limitée dans ce travail à extraire les différents proverbes, soit parce qu'ils se sont conservés sous leur forme originelle alors que les proverbes français ont suivi les variations de la langue française en France, soit, au contraire, parce que, influencés par le monde canadien environnant, ils ont évolué et se sont ainsi écartés des proverbes français. Ceci dit, une grande majorité des parémies que l'on trouve au Québec sont semblables à celles que l'on trouve en France, ce qui est bien la preuve de la similitude de nos cultures. D'autre part, ces proverbes appartiennent également à l'univers parémiologique où, quel que soit le pays, les proverbes reflèteront la même sagesse.

Les exemples cités sont une infime partie de la richesse parémiologique du Québec, car comme dit un proverbe allemand «Les proverbes sont comme les papillons: on en attrape quelques-uns, les autres s'envolent».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BERGERON, L. (1980, 1981): *Dictionnaire de la langue québécoise*. Montréal: ULB.
BOULANGER, C.-Cl. (Dir.) (1992): *Le Robert. Dictionnaire Québécois d'aujourd'hui*. Québec.
BRUNOT, F. (1967): *Histoire de la langue française*. Paris: A. Colin.
DESRUISSEAUX, P. (1978²): *Le livre des proverbes québécois*. Montréal: Hurtubise/HMH.
Dictionnaire du français plus à l'usage des francophones d'Amérique (1987). Montréal: Centre Éducatif et Culturel.
Dictionnaire historique de la langue française (1992). Paris: Le Robert.
HUCHON, M. (1988): *Le français de la Renaissance*. Paris: PUF.
MALOUX, M. (1988): *Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes*. Paris: PUF.
MONTREYNAUD, F.; PIERRON, A.; SUZZONI, F. (1989): *Dictionnaire des proverbes et dictons*. Paris: Le Robert.
POIRIER, Cl. (1980): «Le lexique québécois: son évolution, ses composantes», *in* R. Bouchard, *Culture populaire et littérature au Québec*. USA: Anma Libri.
ZINK, G. (1986): *Phonétique historique du français*. Paris: PUF.
---- (1990): *Le moyen français*. Paris: PUF.